

roi que c'était besogne fort au-dessous de moi, les *aflatoums* ne s'entendant qu'aux choses du ciel et de l'esprit. Rundjet me fit presque des excuses pour l'inconvenance de sa proposition. » Et voilà comment ce petit envoyé du Jardin-du-Roi, devenu l'hôte de lord Bentink et de Rundjet-Sing, pouvait attendre patiemment les subsides qu'on ne lui prodiguait pas de Paris.

Ici, c'est la vie indienne du voyageur, je veux dire que tout est asiatique dans cet épisode où il se joue. Voici où la France ressaisit Jacquemont : c'est en plein empire indien qu'il reçoit la nouvelle de la révolution de 1830 ! Il y a dans la vie des voyageurs d'étranges combinaisons. Au moment où cette révolution s'accomplissait à Paris, Jacquemont était quelque part du côté de l'Himalaya, non sans souci de la situation de la France, mais ne songeant guère que tout était décidé à l'heure où il en était encore à herboriser tranquillement. Il y avait près de six mois que la révolution était faite lorsque la nouvelle allait éclater à Delhi, où se trouvait Jacquemont.

Est-ce une illusion qu'il se faisait ? est-ce la vérité vraie qu'il voyait ? Ce qui est certain, c'est que dans l'enthousiasme du premier moment, Jacquemont se hâte d'écrire : « Amis, inconnus, tous venaient à moi et me félicitaient d'être Français. Mon hôte, — un colonel de cavalerie qui seul de son régiment échappa à Waterloo, non sans une balle au travers du corps, — pleurait de joie en m'embrassant. L'enthousiasme avait mis en déroute l'étiquette rigide des mœurs anglaises. Je pourrais jeter au feu mes

passes-ports, mes lettres d'introduction, changer de nom, ne conserver que ma nationalité française et me mettre en route pour le cap Comorin : il n'y a pas un Européen dans l'Inde qui ne me reçût à bras ouverts. »

VII

Puissance singulière de ce mot écrit sur un journal à l'extrémité du monde : une révolution en France ! Voilà la fibre libérale qui s'émeut sous la gravité anglaise elle-même, et cette révolution va être célébrée comme un événement domestique, comme une date heureuse pour la liberté universelle, dans une ville indienne, à Delhi, en présence d'une ombre d'empereur à barbe blanche, d'un fantôme de grand mogol laissé debout par la puissance anglaise, et qui ne sait pas même s'il y a un roi de France, ni s'il y a une France. Victor Jacquemont était le héros de ces fêtes de Delhi, où on portait des toasts : *France and England for the world!* Il était tout entier d'âme et d'esprit avec cette révolution par laquelle sa génération semblait revêtir la robe virile et consacrer son avènement définitif.

Tout d'abord cependant, sa joie ne fut pas sans mélange ; il éprouvait un sentiment bizarre, quelque chose comme un refoulement d'héroïsme bourgeois non satisfait. « Les ordonnances du 25 juillet, écrivait-il, attaquaient les droits de toute la nation ; mais leur attaque était plus directe contre les classes plus riches et plus instruites qui avaient le privilège exclusif du droit électoral, et que les habitudes de

l'aisance et de l'éducation faisaient jouir plus particulièrement des bienfaits de la liberté de la presse. C'était donc aux classes les plus riches et les plus éclairées à marcher les premières au combat ; il me semble que, dans les trois journées, elles se sont tenues derrière le peuple. C'est le peuple qui a fait la révolution, le peuple plutôt que nous. Cependant, c'était à nous à la faire plutôt qu'au peuple ; c'était à nous plutôt qu'au peuple que la guerre était déclarée. »

Visiblement, Jacquemont attendait beaucoup de cette victoire populaire qui émancipait la France. Bientôt, à mesure que la suite des choses se déroulait, et que de loin il voyait la révolution se régler, se discipliner, il n'était plus aussi satisfait intérieurement et il en venait à craindre pour l'idéal qu'il s'était créé. « Je rêvais, après cette grande victoire, disait-il, une ère nouvelle de probité politique, un ordre nouveau de relations entre les peuples, une éloquence nouvelle pour la tribune et pour la presse.... Je faisais une utopie.... » A la place de tout cela il voyait des choses qui l'inquiétaient, des luttes intimes et stériles, des disputes mesquines, des efforts pour diminuer la portée du victorieux mouvement des trois jours, des émeutes dans la rue.

Au fond, il était très combattu, plein de perplexités, car il avait autant de bon sens que de hardiesse d'esprit et d'énergie de cœur. Chaque courrier d'Europe le mettait dans un *état nerveux*. Tantôt il regrettait pour la France le rôle d'initiation libérale qu'on lui faisait perdre et se laissait pousser vers la possibilité

d'une *République prématurée* par dégoût de ce qu'il appelait le *mezzo termine* ; tantôt la raison l'emportait, et il sentait que ses amis du mouvement allaient trop loin, qu'ils créaient sans profit des difficultés à un gouvernement qui, même quand il le voudrait, ne pouvait devenir despotique. Quelquefois, quand il contemplait de loin cette agitation de Paris, il se demandait ce qu'il y pourrait faire.

« Les nouvelles sont fort tristes, écrivait-il, elles sont même décourageantes. Il y a une anarchie complète d'opinions ; il y a haine, envie du pouvoir qui existe, et aussitôt qu'il fait place à un autre, le nouveau est odieux à son tour. Je doute de la stabilité des choses ; la plupart de mes amis sont du parti des enragés. Ils regrettent sans cesse que je ne sois pas là ; je ne sais ce qu'ils voudraient faire de moi, s'ils pouvaient faire quelque chose, mais le pouvoir n'est pas à eux ; sans doute ils l'espèrent prochainement, mais je doute qu'ils le saisissent. Si je les y trouve à mon retour, peut être leur demanderai-je de m'envoyer à Washington, s'il y a moyen de placer ailleurs notre ministre en Amérique. J'aimerais à rester quatre ou cinq ans aux États-Unis pour parfaitement connaître le mécanisme de cette société singulière et de ses mœurs nationales, et en faire un tableau fidèle pour les gouvernements et les gouvernés de l'Europe. Cet ouvrage serait très-utile. »

Chose curieuse, il y a eu vers le même temps ou à peu d'intervalle, deux esprits bien différents, inconnus l'un à l'autre et attirés par les mêmes sujets d'étude. Lorsque Jacquemont parlait ainsi, Toque-

ville méditait déjà son œuvre sur l'Amérique, et un peu plus tard il songeait aussi à un travail sur l'Inde; il avait rassemblé des matériaux, il a laissé des ébauches. Je ne compare pas les deux esprits. L'un a promis tout au plus ce que l'autre a tenu au moins pour l'Amérique. Jacquemont en est resté au rêve qu'il caressait dans sa vie indienne.

VIII

Les lettres de Jacquemont sont l'histoire fidèle de ces préoccupations, de ces perplexités, de ces impressions qui faisaient de lui un acteur lointain du drame d'une révolution; mieux encore, elles sont l'histoire fidèle de l'homme, de ce naturaliste singulier qui se demandait comment, vivant d'herbes et de pierres, il se trouvait si fort engagé dans la politique. Après cela, ne croyez pas qu'il vive seulement d'herbes et de pierres, ni même de politique.

C'est le propre de sa nature d'être d'une élasticité merveilleuse, de se plier à tout, de tout sentir, de tout comprendre et de tout dire. Un jour il écrit une lettre d'une mâle vigueur ou bien il trace une scène du plus savoureux comique; un autre jour, il se laisse aller à quelque caprice de cœur ou d'imagination, et s'il n'est Yorik, s'il a bien soin de se défendre de toute ressemblance avec ce héros sentimental, il a des histoires à la Yorik. Je n'en voudrais d'autre preuve que cette lettre charmante écrite de Calcutta, et où il explique ce qu'il appelle sa théorie du galop à cheval.

« Par un brouillard pareil à celui d'hier matin, mais d'où ne devait pas sortir un soleil aussi chaud, car c'était en France, au mois de novembre, je me souviens d'avoir galopé, comme les fashionables de Calcutta, avec un vif sentiment de bonheur. D'abord, il faisait froid, et par la rapidité du mouvement je repoussais cet ennemi, le froid; puis j'étais seul dans des lieux solitaires sauvages. Il y avait encore quelques fleurs tardives dans les prairies, mais pâles et sans parfum. Les feuilles jaunes des peupliers couvraient déjà la terre, et les bois offraient les riches teintes de l'automne. Je cherchais à résoudre le problème suivant : Madame *** m'aime-t-elle ou ne m'aime-t-elle pas ?

« Quand je penchais pour l'affirmation, je laissais mon cheval aller au pas, je ne m'occupais plus de lui; quand, au contraire, la négative l'emportait, pour fuir une idée si horrible, je galopais dans les sentiers étroits et pleins de boue. Tant galopai-je ainsi, qu'à la fin je me perdis au milieu des bois et des bruyères. J'entendis alors le bruit de deux chevaux qui s'approchaient au galop, et dans le sentier que j'avais perdu je vis passer comme deux ombres, une grande figure blanche de femme, suivie d'un valet paysan avec son large chapeau : c'était madame ***. Elle montait un poney, moi j'étais sur un noble cheval qui avait laissé son maître à Waterloo. Je fus bientôt près d'elle. Alors je me demandai pourquoi je l'abordais, et je regrettai amèrement ma démarche. Il était trop tard, cependant, pour reculer.

» Je parlai, surpris de la trouver seule par un jour si froid, allant si vite, elle qui aimait à aller doucement. Elle me dit qu'elle avait comme moi perdu son chemin dans le brouillard; mais je vis qu'elle avait pleuré. Je descendis de cheval pour sangler le sien, car sa selle n'était pas solidement assujettie; elle me tendit la main pour me remercier. Je remontai, et nous revînmes ensemble aussi lentement que possible. Quand nous rentrâmes au château, nous trouvâmes le feu presque éteint au salon. Il y faisait un froid de loup, et nous avions grand besoin tous les deux de nous réchauffer. Dans ma chambre, il fumait; je restai avec elle dans la sienne tout le jour, jusqu'au dîner.

» Nous nous sommes promenés depuis bien des fois ensemble, mais depuis ce jour-là, nous n'avons jamais galopé. Voilà, mon ami, la théorie du galop.»

Et voilà, dirai-je à mon tour, comme un naturaliste sait s'amuser aux histoires de sentiment, quand il a la fibre humaine et l'imagination vive sous son extérieur de savant et de sceptique.

IX

Quand il était parti pour l'Inde, et même après trois ans d'excursions, Jacquemont croyait bien revenir en France, où tout le rappelait. Il se fiait à sa bonne constitution, à sa sobriété, et un peu aussi à ce bonheur qui l'avait constamment suivi depuis son débarquement: il se trompait. Au moment où

il voyait déjà l'heure de regagner la France, il était arrêté subitement à Tanna. Il s'était trop exposé à des soleils torrides. En allant chercher des superpositions de terrains, comme il le disait, il avait puisé la fièvre dans les marais pestilentiels de l'île de Salsette, et, qui pis est, à cette vie de fatigue que sa jeunesse trouvait légère, il avait contracté une maladie au foie. Il put à peine se faire transporter à Bombay, et il ne se fit pas longtemps illusion. Même en ce moment, du reste, surtout en ce moment, il était entouré des soins les plus dévoués, les plus affectueux; car si Jacquemont était apprécié de ses compatriotes de Paris qui le connaissaient depuis longtemps, il s'était fait aimer aussi de tous les Anglais de l'Inde avec lesquels il s'était trouvé en relation. Il était connu de tous. La protection de lord Bentinck avait commencé sa bonne renommée dans l'Inde, il l'avait achevée lui-même par la droiture de son caractère, par la séduction de son esprit.

Jacquemont connaissait son mal, il en sondait la gravité, il le suivait avec une sagacité inexorable, préparé à tout, opposant à la mort un stoïcisme tranquille, mêlé parfois d'un viril attendrissement au souvenir de ceux qu'il aimait. Il avait à peine quelques heures à vivre lorsqu'il écrivait de Bombay à son frère: « Il y a trente-deux jours que je suis arrivé ici fort souffrant, et trente et un que je suis au lit; j'ai pris dans les forêts empestées de l'île de Salsette, exposé à l'ardeur du soleil dans la saison la plus malsaine, le germe de cette maladie, dont au reste j'avais reçu des atteintes sur lesquelles

je m'étais fait illusion..... Ma fin, si c'est elle qui approche, est douce et tranquille. Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée et je ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. Console-toi, console notre père, consolez-vous mutuellement, mes amis. Adieu! Oh, que vous êtes aimés de votre pauvre Victor! Adieu pour la dernière fois! »

Ces morts prématurées ont toujours une gravité triste; elles ne sont point cependant sans de secrètes et amères compensations. Elles épargnent du moins à ceux qu'elles poussent à l'improviste dans l'inconnu la cruelle épreuve des espérances brisées, des plus nobles rêves déçus. Elles laissent sur ces existences enlevées dans leur fleur le charme suprême et émouvant des belles choses inachevées.

Vivant, que serait devenu Victor Jacquemont? Il eût certainement, dans tous les cas, joué un rôle, et il aurait eu la destinée de tout le monde. Il aurait vu passer encore les révolutions et les gouvernements, et il serait arrivé au bout de sa carrière avec ce sentiment un peu amer que rien n'est jamais définitif, qu'il faut sans cesse recommencer. Dans son petit tombeau de l'Inde, où il a été scellé à trente et un ans, il reste avec cette fleur de jeunesse qui poétise sa mémoire, avec ce reflet de courage, de bonne humeur et d'esprit, qui fait de lui un des représentants d'une génération éprouvée par les déceptions, après avoir été formée aux grandes espérances.

II

LES ÉPREUVES

DU RÉGIME CONSTITUTIONNEL

M. GUIZOT

I

La révolution française, dès son apparition, a jeté sur la scène une classe d'hommes à la physionomie originale et forte qui a laissé son empreinte dans tout ce qu'elle a fait, dans ses œuvres comme dans les assemblées qu'elle a remplies de ses pensées et de ses passions. Ces hommes que la révolution n'avait pas créés, mais qui par elle seule ont grandi et sont devenus ce qu'ils ont été, ces hommes, dis-je, ceux qui ont survécu, n'ont cessé depuis d'être reconnaissables à travers la mobilité des choses. C'est même leur caractère d'avoir si peu changé quand tout changeait autour d'eux. Ils sont restés jusqu'au bout ce qu'ils étaient, des hommes nourris de toutes les grandes idées humaines et philosophiques de leur siècle, audacieux d'esprit et d'instinct même lorsqu'ils étaient d'une âme modérée, confiants dans leur œuvre parce qu'ils la croyaient juste autant que nécessaire, marqués en